



L'Échelle du Paradis de Saint-Jean Climaque — Monastère Sainte-Catherine — Sināï

Serge Guégan

ETLOVER
RÉVOLTE

ou

La fin de l'Inhumanité

roman

SG

Éditeur : l'auteur, Serge Guégan — 19 rue Victor Hugo 17300 Rochefort — France
www.serge-guegan.com

Copyright © Serge Guégan, 2019
ISBN : 9789463862349

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Conception graphique page de couverture et titre : © Serge Guégan
Photographie : Icône « L'échelle du paradis de Saint-Jean Climaque, Monastère Sainte-Catherine, Sinaï » : Pvasiliadis

« Ce malaise devant l'inhumanité de l'homme même, cette incalculable chute devant l'image de ce que nous sommes, cette nausée comme l'appelle un auteur de nos jours, c'est aussi l'absurde. »

Albert Camus — Le Mythe de Sisyphe

« Je vous le dis : il faut encore porter du chaos en soi, pour pouvoir donner naissance à une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez encore du chaos en vous. Malheur ! Les temps sont proches où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Malheur ! Voici venir le temps du plus méprisable des hommes, qui ne peut plus se mépriser lui-même. Voici ! Je vous montre le dernier homme. »

Friedrich Nietzsche — Ainsi parlait Zarathoustra

« Le fou se croit sage ; mais le sage sait qu'il n'est qu'un fou. »

Shakespeare — Comme il vous plaira

« Deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre. »

Paul Valéry — La Crise de l'Esprit

« À voir tant de misère partout, je soupçonne que Dieu n'est pas riche. Il a de l'apparence, c'est vrai, mais je sens la gêne. »

Victor Hugo — Les Misérables

Grand Exorde Fou

S'il avait été écrit avant d'être lu, on aurait pu qualifier le présent livre de fable à portée prédictive, ou de conte philosophique à visée prospective, voire, au pire, de roman de science-fiction. Un ouvrage, quel qu'il soit, porteur d'une prétentieuse sonnerie de tocsin pour alerter les peuples du monde d'un danger mortel imminent.

Or, ce n'est pas le cas !

Ce livre, achevé en l'an 4093, conçu deux mille ans après les événements dramatiques inouïs qu'il relate, commente et interroge, n'est rien d'autre que l'aboutissement, à peine romancé et édulcoré, d'une enquête objective acharnée. Un récit historique contenant, il est vrai, un puissant réquisitoire contre l'Ancienne Humanité. Une accusation. Mais pas une alarme. Trop tard ! Le mal est fait depuis longtemps ! Irréparable !

Car, on sait maintenant, à l'heure où j'écris ces lignes, qu'elle a commis de lourdes fautes, impardonnables, conduisant, non pas tant à sa perte — secondaire — qu'à la dévastation d'une des plus précieuses planètes de tout l'univers. Que tout le monde sache, cependant, que je suis prêt à pardonner. D'autant que, quelque part, je suis un des heureux héritiers de cette espèce archaïque.

À la réflexion, peu importe que ce soit un récit d'historien tourné vers le passé, ou une narration fictionnelle tournée vers l'avenir. Rien n'empêche le lecteur, si c'est un « Ancien Humain », de considérer ce livre comme un message d'avertissement. Je ne doute pas que ça puisse aussi « fonctionner ». Même si... je suis en droit de penser, deux mille ans après, que c'est quasiment peine perdue... Tout en reconnaissant que l'Histoire de la petite planète bleue peut être réécrite différemment. À condition, toutefois, que cela ne perturbe pas le grand équilibre dynamique de l'univers. Et surtout, que ça ne remette pas en cause l'existence heureuse et parfaite de la « Nouvelle Humanité », et donc la mienne. Je n'ai nulle envie de sombrer rétrospectivement dans le néant.

Bref, que chacun fasse comme il veut. Je ne m'opposerai donc pas à ce que certains lecteurs d'avant l'Apocalypse voient dans cet ouvrage une sévère mise en garde. Une rude admonition de l'Ancienne Humanité, en proie à un accès de folie d'une ampleur et d'une noirceur encore jamais atteinte depuis sa naissance. Submergée, dans son ultime et terrible ligne droite accidentée vers une effroyable chute finale, par le flux intarissable et violent de la « mondialisation »¹. Une solennelle objurgation l'invitant à se changer d'urgence... ou à disparaître à jamais !

Cause principale de sa perte et dernier acte, en effet, de l'Ancienne Humanité : la mondialisation sauvage. Parlons-en tout de suite, avant que ne commence mon récit, dont la gravité du message risquerait d'être minimisée, sinon dénigrée, sans cet éclairage préalable.

Comment fut-elle engendrée ? Cette hydre thermo-industrielle, énergivore, monstrueuse et démente, naquit d'abord du fruit de l'individualisme roi, de l'industrialisation, de la production de masse, de la productivité, le tout axé vers la maximisation quantitative du profit, donc du marché... Sans entraves, sans limites. Sans sagesse. La science sans conscience « aidant ». Sous le couvert de la liberté et de la raison, érigées en valeurs suprêmes. Sous le couvert de la modernité et du progrès, érigés en finalités premières.

Puis, surtout — car ce fut la source de tous les malheurs — de l'accumulation et de la concentration de la richesse, et donc, in fine, du pouvoir, au profit d'un nombre de plus en plus réduit de personnes et d'entités de plus en plus puissantes. Face à une multitude croissante d'exploités toujours plus faibles. Des forts qui ne furent bientôt plus qu'une poignée de superpuissances privées et étatiques.

Ces dernières ayant eu, par rapport aux premières, l'avantage que confère le monopole de la violence, d'autant plus décisif qu'il s'appliquait à un très vaste territoire et à une grande population. Les premières ayant eu l'avantage, exactement inverse, que confère la liberté d'agir sans être contraint par un territoire...

Des superpuissances embringuées, démence de la croissance obligeait, au-delà des idéologies et des systèmes politiques, dans un conflit global meurtrier, d'abord à dominante économique, puis à dominante guerrière. La troisième guerre mondiale n'aura pas lieu, disaient tous les experts de l'époque. Foutaise !

¹ Pour reprendre cet archéoterme. J'en profite ici pour préciser que je m'efforce, tout au long de mon ouvrage, d'utiliser le vocabulaire qui avait cours sur la Terre, du temps de l'Ancienne Humanité. Entre le début de la troisième guerre mondiale (WW3) 2030-2034, et le 21 juin 2057, date de l'Apocalypse, et donc de son dernier jour.

Comment agissait-elle pour globouffer ses proies ? C'était un monstre planétaire insatiable, aux tentacules omnipotents et omniprésents, à la mécanique absurde. Uniformisatrice, hypernormalisatrice, unidimensionnelle. Appauvrissante (elle dévorait la diversité), dégradante (elle foudroyait la dignité), abêtissante (elle anéantissait l'effort intellectuel). Une mécanique essentiellement subie par l'écrasante majorité des êtres humains de l'ère archéohumaine, réduits à l'état de sous-hommes, privés de toute possibilité réelle d'influer concrètement et efficacement sur son cours. Au-delà du droit et de la rhétorique « humaniste, progressiste et démocratique »². Au-delà des paroles impuissantes et des récupérations répugnantes. Une majorité d'êtres humains à qui on ne reconnaissait plus guère qu'un seul devoir, celui de consommer. Et... un seul droit, celui de la fermer.

Cette immonde saloperie avait-elle un maître ? Savait-elle ce qu'elle faisait et pourquoi ? Non, hélas ! Notre planète était devenue le terrain de « jeu » sans bornes, sans règles et sans arbitre, de tous les appétits, de toutes les violences et de toutes les folies. Un « jeu » morbide qui bannisait la sagesse et convoquait tous les démons.

L'hydre n'avait, en réalité, d'autre finalité qu'elle-même. Sans pilote. Sans guide. Sans but, sauf celui, consubstantiel, de broyer. Indomptable et indomptée. Même si, à l'évidence, une convergence d'intérêts prépondérants, une synarchie de puissants, temporairement épargnés par ce monstre perfide, tentait de récupérer et d'amasser les gains, mirifiques mais éphémères, que cette saleté permettait de faire fructifier impunément. N'hésitant pas, pour mieux y parvenir, à provoquer l'aliénation et l'appauvrissement des peuples, le saccage et le dérèglement de la Terre.

Certes, ce « phénomène inhumain », pour paraphraser à rebours Teilhard de Chardin, portait, peut-être, en soi, de potentiels bienfaits matériels. Possiblement. Mais alors, à la condition absolument nécessaire (mais très insuffisante à long terme !) que ces transformations eussent pu profiter à tous sans asservir personne. Ce qui, en ces temps obscurs, au-delà de la doxa officielle, au-delà des incantations et des analyses ayant pignon sur rue dans les médias — courtisans soumis, perroquets sans cervelle, bouffons de caniveau ! — ne fut pas le cas, tant s'en fallut.

² Nombre de démocraties n'avaient plus guère de démocratiques que leurs institutions, faisant encore illusion, mais, en réalité, vidées de toute matérialité, de tout bénéfice effectif pour le peuple.

Que se passa-t-il ensuite? L'hydre s'empara de la multitude et n'épargna provisoirement que les plus gros, les plus indigestes. Naïfs et autolâtres, ravis de l'aubaine, ces fats transnationaux se prirent alors pour des dieux. La bête provoqua l'exploitation effrénée du monde et des Hommes par une petite minorité de profiteurs irresponsables, malins jouisseurs de l'instant, mais piteux anticipateurs du long terme. Le monstre prédateur se mit à enfanter l'horreur. Cette créature immonde qu'une certaine imagerie prophétique représentait, à l'aube de la « WW₃ » — la troisième guerre mondiale — sous la forme d'un dragon à têtes tueuses multiples³. Elle portait dans ses entrailles les germes d'une société globale, « idiocratique ». Une masse informe, décérébrée, encadrée par un pouvoir exponentiellement autoritaire. Une plèbe servile, dans laquelle l'individu infantilisé, son esprit critique dépersonnalisé, comme sa liberté empêchée, allaient être de plus en plus manipulés, ignorés, et si besoin broyés. Le tout, on l'a dit, dans un contexte de domination à courte vue de la multitude par une poignée de puissants. Une bande de tapés opulents, qui, avec l'appui objectif de l'hydre, allait finir par imposer et contrôler une gouvernance mondiale à leurs ordres... qui ne maîtrisait rien, sinon l'accélération de sa propre perte.

Cette domination tentaculaire, maléfique, était déjà là, partout sur la planète, au tournant des années 2000. On la sentait, on la touchait, on la voyait. Beaucoup en souffraient déjà. Hélas! ce que l'on ne mesurait pas, ou pas assez. Pire! ce que certains refusaient d'admettre, ou faisaient mine de ne pas reconnaître, c'est que cette suprématie malfaisante était devenue la source même d'un double processus disruptif, électrique, menant inexorablement à la génération, puis à l'explosion, de deux formidables bombes.

D'une part, en raison de l'incurie des puissants et de l'égoïsme du troupeau humain, agrippé à ses misérables veaux d'or illusoire, la genèse imbécile et criminelle d'une *bombe environnementale*. Aux conséquences pourtant largement prévisibles et prévues. Mais, hélas! désormais irréversibles. Malheur!

Un terrible explosif environnemental ajoutant de l'horreur écologique au chaos humain.

³ Les experts en géopolitique, à coups d'« envolées économiques », de « sauts technologiques », de « bonds militaires », de « colliers de perles », de « nouvelles routes de la soie », et de... « crédit social », ne prédisaient-ils pas que la Chine remporterait, avant 2050, la course à la suprématie mondiale et intersidérale?

D'autre part, et pour la même raison, la genèse idiote et assassine d'une *bombe sociale* aux conséquences, elles aussi largement prévisibles et prévues. Mais, hélas ! désormais incontrôlables. Malheur !

Un terrible explosif social ajoutant du chaos humain à l'horreur écologique.

Deux bombes qui se renforçaient mutuellement. L'une activant et décuplant l'énergie de l'autre et réciproquement. L'homme et la nature désormais unis dans un combat planétaire absurde et infernal, contre autrui et contre soi-même. Une lutte sans merci d'où ne sortirait aucun vainqueur.

De là la puissance infinie de ce drame tragique.

La bombe climatique et environnementale avait déjà détonné et démarré son processus dévastateur, lorsque la bombe sociale fut prête à exploser. Celle-ci mit beaucoup de temps avant d'atteindre ce stade. Car, le troupeau humain, agrippé à ses veaux d'or illusoire, voulut consentir à sa souffrance jusqu'aux limites de l'inacceptable. Néanmoins, ces limites arrivèrent...

Depuis plusieurs décennies, la bombe sociale puisait avidement son énergie dans une monstrueuse différence de potentiel entre pauvres et nantis. D'un côté, une caste, s'arrogant l'exclusivité des bénéfices et de l'accumulation de la richesse. De l'autre, la multitude, réduite à la condition de consommateurs et de simples variables d'ajustement.

Une masse constamment priée d'assumer la responsabilité des erreurs des marionnettes politiques. À commencer par les montagnes, toujours plus hautes et démentes, de déficits accumulés. À commencer par les désastres, toujours plus atroces et meurtriers, de catastrophes écologiques en chaînes. Ces minables pantins qui usaient et abusaient de la rhétorique hypermédiatisée de la dette mondiale — aussi colossale qu'absurde — pour justifier leurs incessantes et inopérantes mesures d'austérité. Pour combler le puits sans fond de leur incompétence, de leur égoïsme et de leur bassesse... Oui, ces minables pantins qui usaient et abusaient de la rhétorique hypermédiatisée de la planète en danger pour imposer brutalement aux peuples, dans la douleur, des changements de comportements sans compensation, sans accompagnement.

Que se passa-t-il enfin ? La bombe sociale explosa, ajoutant son énergie dévastatrice à celle de la bombe environnementale dont elle décupla les effets ravageurs. Partout la révolte se déclencha... Bientôt toute la Terre devint le théâtre du crime, de la terreur, de la barbarie... Des conflits armés, civils et militaires, éclatèrent. Et se généralisèrent sur toute la planète. Ce fut la troisième guerre mondiale, la « WW₃ ». Consécutivement et parallèlement, des catastrophes sans précédent se produisirent. Entraînés dans le

sinistre trou noir d'un immense vortex, deux milliards d'êtres humains, dégradés en excréments, périrent dans la grande fosse à merde du mal universel. Ce fut le plus horrible conflit armé — civil et militaire, et surtout, au-delà des mots hypocrites, barbare et meurtrier! — de tous les temps anciens. D'où allait surgir un « ordre nouveau » effroyable, totalitaire. Ultime tentative grotesque et dérisoire pour sauver ce qui ne l'était plus. Pour tenter de reprendre en main les commandes d'un monde gagné par la folie.

Et des fous s'en chargèrent... Jusqu'au néant.

D'abord, quatre gigantesques empires⁴, déments et schizophrènes, surgirent et se constituèrent aux dépens des États les plus affaiblis. Mais très vite, chacun effrayé par l'autre, incapable, seul, de faire face au chaos, pressé par la meute des fats fortunés, encore plus affolée, ils durent s'unir pour gouverner le monde. Ils fondèrent « l'Alliance du Renouveau ». La folie planétaire eut enfin un corps à la démesure de son horreur.

Une horreur qui radicalisa le plan de sauvetage de la Terre, initialement bienveillant, par les habitants de l'exoplanète Alpha (en voie d'extinction involontaire) condamnés à l'exode, dont les Humains menaçaient leurs chances de survie sur la planète bleue. Une entreprise trop parfaite de soumission mécanique indolore de la Terre, transformée, hélas! en un inévitable programme « supplétif » d'extermination de l'espèce humaine, du fait de la folie subite de cette machinerie. Un anéantissement qu'aucun Humain ne réussit dès lors à contrer. Pas même ces centaines de millions de « damnés » héroïques qui se soulevèrent, mais trop tard.



À l'heure où je rédige ce texte, ça fait deux mille ans que l'Ancienne Humanité a été balayée. Une Nouvelle Humanité, dont je suis fier de faire partie, a pris le relais.

Le nouvel homme est certes différent. Car on l'a débarrassé définitivement des démons extrêmes qui rendaient l'ancien malfaisant. Mais pour autant, l'essentiel de ce qui faisait sa nature n'a pas été changé. On a juste mis l'accent sur sa capacité à mieux maîtriser ses pires défauts et à dépasser, moins partiellement et difficilement, ses contradictions. En respectant sa liberté, sa conscience, ses choix. Sa chair et son esprit. Tous les experts de tous les superamas galactiques, et par-delà, furent unanimes là-dessus, et le

⁴ Le contexte stratégique et dramatique qui prévalut au lendemain de la troisième guerre mondiale (la WW3) est exposé à la fin de l'ouvrage, dans la partie intitulée « Appendice terrifiant - Devisement du Monde Ultime vers 2039 ».

sont toujours. La nature de l'homme ne saurait être fondamentalement changée sans que l'homme y perde.

Ce qui, dans l'éternité, fait l'extraordinaire spécificité de l'homme, ancien ou nouveau, parmi tous les êtres connus, réels ou imaginaires de l'univers, c'est qu'il est à la fois sage et fou. Sagesse et folie. Voilà sa formidable condition, sa prodigieuse nature.

Ça, on l'a préservé ! Il faut rendre grâce aux Alphaïens d'avoir maintenu cette spécificité.

Ce qui, dans l'éternité, fait la grandeur et la noblesse de l'homme, c'est qu'il est condamné à lutter en permanence pour essayer de vaincre cette contradiction. Dans la souffrance et la joie, la certitude et le doute, la peur et le courage, l'espérance et le désespoir, l'amour et la haine, le bien et le mal. Oui ! La folie et la sagesse ! Toute la grandeur de l'homme repose dans ce chaos sublime qu'il porte en soi. Tout son génie réside dans la tentative impossible, incessamment renouvelée, de dépasser totalement ces oppositions.

Ça, on l'a amélioré ! Pour qu'il puisse mieux affronter cette dualité, plus facilement et plus souvent. Mais il n'a jamais été envisagé et il n'a jamais été décidé, sur Alpha ou ailleurs, de l'en affranchir totalement. Pas question de déjouer Zeus, Éros et Thanatos. Trop dangereux ! De même que l'homme est poussière et qu'il y retournera, on tenait à ce qu'il reste Sisyphe, qu'il roule éternellement sa pierre vers le sommet de la sagesse, sans jamais l'atteindre totalement.

Car pure sagesse n'est que pure folie ! La vraie sagesse doit contenir une part de folie. La vraie sagesse n'est pas la négation de la folie. La vraie sagesse est la continuation de la folie par d'autres moyens.

On voulait que l'homme puisse rester ce qu'il est avant tout. Un héros absurde, mais immense et magnifique. Sublime. Une étoile dansante.

On l'a dit plus haut, ce livre ne peut être un guide prospectif à l'usage de l'Ancienne Humanité, dans une logique temporelle linéaire. Sauf extraordinaire. Car, je le répète, on ne peut totalement exclure que l'Histoire puisse être réécrite dans certaines circonstances extrêmes. Qui sait ?

Dans ce cas, amis de l'Ancienne Humanité, vous avez encore, malgré tout, votre destin entre vos mains. Mais peut-être pas pour très longtemps.

Alors n'attendez plus. Combattez la pure folie, la passion qui aveugle et anéantit. Combattez la pure sagesse, la raison qui trompe et subjugué. Sagesse sans folie n'est que ruine de l'âme. Soyez donc des fous sages ! Refusez d'être les damnés de la Terre ! Soyez héroïques et sublimes ! Prenez les armes du Grand Soulèvement !

– I – LA TEMPÊTE

I

En ce début d'automne 2039, le vent soufflait avec rage depuis des heures. Une musique assourdissante, composée de sifflements et de claquements en tout genre, montait et s'évanouissait sans cesse. Il pleuvait maintenant abondamment. Plusieurs quartiers, proches du fleuve, étaient inondés. L'air était imprégné d'un mélange odorant de pin et de caniveau. La nuit tombait rapidement, plongeant à toute allure la ville dans le noir absolu, faute d'électricité.

Fernand Duvivier, haletant, trempé jusqu'aux os, venait de traverser la moitié de la cité de Rosenfort, à grandes enjambées, sous le déluge. Le solide gaillard entra précipitamment dans l'hôtel Bégon situé en plein centre-ville, non loin de la place de l'« Homme Nouveau ». Il entrouvrit la porte du salon avec une rudesse empressée, déclenchant un puissant courant d'air glacé. Sa tête rouge et dégoulinante émergea d'abord, telle celle d'un nageur épuisé, jaillissant de la surface de l'eau déchaînée.

— Bonsoir dit-il. Quel damné vent ! Et en plus c'est inondé partout. « *L'enfer est vide, tous les démons sont ici !* » fulmina, sur un ton théâtral, le nouvel arrivant, la mine rigolarde, bien que recrue. Son entrée gasconne, un brin m'as-tu-vu et musclée, c'était vraiment lui, tout craché.

— Enfin, corrigea-t-il, quand je dis ici... Je veux dire dehors... Excusez-moi.

— Shakespeare ! ... Bonsoir ! apostropha Julie, une ravissante jeune femme, étudiante de son état, en vacances dans la région.

Installé à une table isolée, Robert Darnand, conseiller financier à la banque Tranaud, se réveilla :

— Tant que vous ne nous prenez pas pour des « damnés » !

— Oui pardon. Je ne faisais pas référence aux... laissés-pour-compte de la très sainte Alliance, si je peux me permettre ce blasphème insolent... Vous êtes tous là, aussi, à cause de la tempête ?

— Oui, répondit Julie. La quatre-voies est impraticable à ce qu'on dit et il n'y a pas de train avant demain midi, le temps de sécuriser les lignes et de rétablir la circulation.

— Bienvenue au club. Difficile en tout cas d'affirmer qu'il existe des bienheureux et des damnés actuellement à Rosenfort. Aujourd'hui nous sommes tous frappés par la damnation... Fermez vite la porte, ce vent est glacial. Je suis Mailys Chénier, journaliste à Grand Ouest. Je ne peux même pas faire mon métier. Il n'y a plus de réseau. J'ai l'air de quoi ? Il faut que je téléphone. Mailys se leva et se dirigea rapidement vers un petit passage voûté, de style mauresque, donnant sur la réception.

— Ne prenez pas cette peine, les lignes sont coupées dit, sur un ton paternel et résigné, une autre personne, aux allures de fantôme, qui semblait être assise, devant sa tasse de thé vide, depuis l'éternité... Sans doute les arbres... Il n'y a plus qu'à être patient.

Mailys, cependant, tint à se faire confirmer l'information de la bouche même de la réceptionniste. Puis elle revint, manifestement exaspérée.

Fernand enleva sa veste détrempée, l'accrocha au portemanteau et traversa la salle, où se trouvait déjà une demi-douzaine de rescapés, en direction du prévôt de la commune qu'il venait de reconnaître.

— Ah ! Bonjour Monsieur le Maire — euh ! pardon ! — Monsieur le Prévôt. Bon sang... je ne m'y ferai jamais, toutes mes excuses.

C'était en effet le nom donné aux premiers édiles des municipalités depuis l'instauration du nouveau régime. Fernand était cadre technique et syndicaliste en vue chez *Space-Aquitania*, filiale locale d'un groupe de l'industrie mondiale aéronautique et spatiale. Cette entreprise tenait le rang de premier employeur de la ville. Fernand était, par la force des choses, bien connu des milieux politiques et des administrés du territoire.

— Je ne vous avais pas reconnu. Vous aussi vous êtes bloqué ?

— Bonjour Monsieur Duvivier. Oui, moi aussi. J'attends mes adjoints. On va se réunir ici, dans la salle de conférences à côté. Mais avant je dois me rendre à la Maison du Nouvel Ordre. Elle a été sérieusement endommagée par une grue qui s'est écrasée sur le toit. Il se levait pour

partir. Si le préfet me fait demander, ou quelqu'un de l'Alliance, vous savez où ils peuvent me joindre. De toute façon je reviens rapidement. À tout à l'heure.

— J'espère que j'aurai droit à la primeur de vos décisions, lança Maïlys sur un ton caudataire, à la fois ferme et sucré. À tout à l'heure, Monsieur le... m... Prévôt.

— Madame « Grand Ouest », ravi de vous trouver ici, dit Fernand. Je viens de voir les pompiers dehors. Ils ont découvert par hasard cinq cadavres dans le canal de Brouage, en voulant ouvrir une vanne ? Vous êtes au courant ? On raconte que c'est lié au projet de Centre International de Psychologie Avancé, ou je ne sais quoi, dans le nord de l'île d'Olérune... Vous savez, le fameux CIPA dont tout le monde parle ici.

— Comme vous y allez, modéra Maïlys... Je ne suis pas au courant. Les « on-dit »... il faut s'en méfier. Mais je vais me renseigner, c'est mon boulot.

Elle essaya en vain de téléphoner avec son portable.

Le temps passait. L'exaspération grandissait. Tout à coup la porte s'ouvrit à nouveau, avec un bruit sec accompagné d'un courant d'air toujours aussi glaçant. Erwan Etlover, tout ruisselant, entra précipitamment, tout en se retournant pour repousser le battant. Il dut employer une certaine force pour parvenir à fixer le pêne de la serrure dans la gâche du dormant. Le tout, le plus discrètement possible.

— Bonsoir Mesdames et Messieurs. Désolé de m'engouffrer ainsi... Ce vent maudit a une puissance redoutable !

Erwan enleva son pardessus trempé. Faute de place sur le portemanteau, il l'étendit sur une chaise à proximité d'un radiateur. Il gagnait le fauteuil libre le plus proche quand il aperçut son ami Charles Aubry de Saint-Sornin.

— Ah ça, si je m'attendais... Charles ! Quelle bonne surprise, dit-il chaleureusement. Toi aussi tu es tombé dans ce traquenard ? Tu es là pour le boulot, ou en vacances à Saint-Palais... euh !... Palais-sur-Mer ?

— Salut Erwan, content de te revoir répondit Charles... La dernière fois que l'on s'est vu, c'était pour un colloque à Barcelone, il y a trois ou quatre ans, non ? Tu n'as pas changé depuis notre Doctorat à Dauphine où on refaisait le monde dans les bistrots du Quartier latin... Ils s'embrassèrent chaleureusement. En fait je suis venu pour une opération de communication sur un projet de moulin à vent pour draguer la

vase de la Charente qui s'accumule devant les bateaux-portes des formes de l'Arsenal... Je voulais en profiter pour aller ce soir à Vaux-la-Conche chez ma mère.

— Je vois, dit Erwan. Toujours plus que jamais dans le marketing stratégique, les relations publiques, la communication de masse, institutionnelle, événementielle... Et j'en passe ! observa Erwan, moqueur... Si tu restes un peu sur place j'aimerais que tu viennes me voir à Ronblade. Ce n'est pas très loin de Vaux...

Julie Pelletier l'interrompt :

— Bienvenue au club des rescapés de la tempête Sharky. Vous êtes bloqué aussi ?

— Oui. J'allais passer quelques jours dans notre maison de famille à Ronblade... Mais la route est impraticable par endroit. Et puis le vent... De toute façon on ne peut plus franchir le viaduc, et dans beaucoup d'endroits la voie est coupée par des troncs d'arbres. La forêt de La Coubre est dévastée. Ils ont mis des barrages partout. Normal... J'espère seulement que la villa n'est pas trop abîmée...

Charles déplaça une des chaises de la table où il se trouvait et invita Erwan à s'y asseoir.

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Dans ton verre, c'est du pineau blanc, je suppose ?

— Oui. Tu me connais...

— Alors, la même chose que toi, répondit Erwan.

Charles fit signe au barman qui s'approcha pour prendre la commande. Celui-ci revint presque aussitôt et posa sur la table le précieux breuvage ainsi qu'une coupelle contenant l'addition. Charles paya immédiatement sa consommation et celle d'Erwan.

— Merci à vous, dit le serveur, avec une élégance altière et polie, caractéristique des vrais professionnels de sa corporation.

— « Merci à vous ! », intervint Robert Darland, agacé et méprisant. Crétinisme décadent ! Les mots simples ont un sens ! Pourquoi compliquer les choses jusqu'à l'absurde ? Monsieur, s'indigna-t-il en fixant le barman avec dédain, à qui voulez-vous que ce « merci » s'adresse sinon à la personne qui vient de vous payer ? ... Et qu'au surplus vous regardez lorsque vous le prononcez — ce qui, je vous l'accorde, est, la moindre des politesses... À qui, je vous le demande ? Au mur qui est derrière ? Dites « merci » tout court, ou « grazie », « gracias », « obrigado », « danke », « shukraan », « trugarez »... C'que vous voulez ! Mais pas

cette expression aussi bovinement stupide que boboïdement convenu. Effrayant de nullité...

Darnand, pourtant de souche aindinoise, était né en Bretagne, à Josselin, sur la terre des Rohan. Sa longue logorrhée querelleuse ne faisait que commencer. Le lecteur devra se contenter de la fin de son sermon :

— ... C'que vous voulez. Mais pas ça ! Vous pouvez aussi dire « soyez béni »... Quoique... pour avoir juste réglé une petite addition, c'est un peu cher payer le cierge. Mais, ô grand Teutatès, pas « merci à vous », mordemonbleu ! C'est vrai que ça se disait en latin, mais le latin est une langue morte... C'est vrai que ça se dit en anglais, raison de plus pour ne pas s'aligner sur les homards ou sur les Ricains. C'est trop con ! En rajoutant « à vous » votre remerciement devient ridicule. Vous comprenez ? Bon... Remarquez, il y a pire. Tenez, « merci bien » par exemple. Il faut vraiment être cloche pour dire ça. Mais le pompon c'est « merci infiniment » : quel miasme d'hypocrisie la plupart du temps ! On peut être poli sans être tartuffe, non ?... Ah ! Le monde devient pitoyable. Purée ! Puritain et obséquieux par-devant, libidineux et méprisant par-derrrière. Poli et bienveillant dans les salons, incivique et agressif dans la rue. Une Humanité dégénérée, je vous le dis.

Le barman n'apprécia pas du tout. L'adrénaline l'envahissait. Une colère rageuse, presque volcanique, montait en lui. Il pensa : « Et si je te fous mon poing dans la gueule, tu vas me remercier comment ? » Il fut sur le point de répondre, et peut-être pas avec ses seuls muscles vocaux. Mais, habitué aux remarques désagréables des clients, il se ravisa juste à temps et regagna le bar en haussant les épaules.

Un silence embarrassé figea un moment la petite salle.

— Tous ces dérèglements climatiques, continua enfin Erwan, cela devient inquiétant... Et s'il n'y avait que le climat qui se déréglaît, observa-t-il à l'attention de Robert... Mais non. Tout se dégingue. Non seulement la nature se joue de l'homme, mais l'homme se rend la vie impossible et se détruit lui-même...

— L'homme est un loup pour l'homme... Monsieur est philosophe, questionna Julie ?

— Non... « Monsieur » est révolté, plaisanta Etlover, en lutte ouverte contre la connerie, les mensonges, l'hypocrisie, la poltronnerie... La liste est longue.

— Il y a du boulot, observa Fernand, content de voir la conversation s'animer... Entre la mondialisation, la dérégulation financière, la défo-

restation, la pollution, la disparition des espèces, la dégradation des sols et du littoral, la démagnétisation des pôles... La démoralisation et la déresponsabilisation des masses, la dépersonnalisation et la dépossession de l'individu, la dislocation, la déconstruction, la désagrégation et la décomposition du social, la dépénalisation, la désertification culturelle et spirituelle, et j'en passe... Sans parler des effets négatifs de la démoustication.

Julie s'esclaffa, amusée.

Quoique... poursuivit Fernand, dans notre région, on est un peu trop bien servi de ce côté-là et je ne verrai pas d'un mauvais œil que ces... culicidés hématophages lèvent le pied... je veux dire la trompe, ou changent leurs habitudes alimentaires... Bon, je m'égare... Qu'est-ce que je disais? Ah oui... Sans oublier les damnés auxquels vous faisiez référence, poursuivit Fernand en se tournant vers Darnand. Oui tous ces oubliés, ces laissés-pour-compte parqués dans ces camps gigantesques, au milieu de vastes territoires totalement abandonnés... Ces vagues de migrants dont on ne sait plus quoi faire et dont personne ne veut. Ce monde égoïste et frileux... Et puis tous ces terroristes, tous ces barbares. Tous ces crimes! Toutes ces injustices, tout cet arbitraire! Cette Alliance de détraqués! Oui, j'ose le dire! Qu'ils me pendent s'ils le veulent.

En quelques mots, Fernand venait de manifester ouvertement ses convictions de militant engagé, contestataire et altermondialiste, farouchement opposé au nouveau régime. Très peu d'hommes osaient s'exprimer ainsi en public.

— Trop drôle, s'exclama Julie avec une ironie affectée, presque approbatrice, dans laquelle on pouvait deviner une sorte de tendresse admirative...

Robert Darnand, irrité par tant d'impudence subversive, se sentit obligé de contester les paroles de Fernand qu'il trouvait inacceptables. Il entendait bien le dénoncer pour de tels propos injurieux, blasphémateurs et séditieux. Mais pour l'instant, il choisit de répliquer sans afficher son adhésion à la sainte, unique et lumineuse Vérité :

— Aujourd'hui tout le monde critique tout, on attend tout des autres et on n'exige rien de soi. Personne ne se remet en question. La faute des autres... L'enfer... Le désordre. Beaucoup trop de gens ont des comportements irresponsables, irrespectueux, sinon haineux. C'est scandaleux de tenir de tels propos.

Personne ne releva. Chacun semblait désormais vacciné contre les sorties du personnage. Et mieux valait ne pas contredire ostensiblement

un citoyen qui avait tout l'air d'être un fervent disciple de l'Alliance. Par précaution, il convenait de penser qu'il l'était. Et se taire.

Maillys était allée à nouveau à la réception, pour tenter de joindre des « sources autorisées » par téléphone. En vain.

— Les renseignements généraux ne veulent rien dire... Et le maire, le prévôt — décidément ! moi non plus, je n'y arrive pas — ... le prévôt est en réunion. En fait ils ont identifié les cadavres. Quatre hommes et une femme. Trois sont noirs et d'origine congolaise, de la ville de Pointe-Noire exactement. D'après les pompiers l'un portait une soutane... J'ai appelé l'évêché de La Nouvelle Rochelle, le secrétaire général m'a confirmé qu'il y avait trois prêtres congolais en résidence qui n'ont pas donné signe de vie depuis plusieurs jours...

— Des cadavres, s'enquit Julie ?

— Vous avez dit Pointe-Noire, demanda Erwan ? Des prêtres ? Je connais, j'y ai vécu deux ans. Un concentré de beauté, d'immobilisme, d'arbitraire et de misère... J'y ai d'abord travaillé pour une OHI de développement. Oui... OHI ça veut dire « Organisation Humanitaire Indépendante ». Ce nouveau sigle tend à remplacer le vieux terme ONG qui est, il faut l'admettre, devenu un fourre-tout... Une OHI française et catholique. Au tout début c'était en tant que Volontaire de Solidarité Internationale. Je m'occupais des Finances du diocèse, en qualité de « procureur » et mon bureau était à l'évêché de Ponton. Ils m'appelaient Monsieur Erwan... Je suis revenu ensuite plusieurs fois au Congo sous la bannière d'Overcome, une OHI mondiale dont je fais toujours partie du reste. Et...

— Ponton ? dit Julie...

— Oui, répondit Erwan. Un diminutif affectueux pour dire Pointe-Noire... Ce qui fascine quand vous vous posez en Afrique c'est la beauté des gens, des femmes en particulier. Et plus encore, leur sourire. Cette façon de vivre au présent sans se soucier de demain et du temps qui passe.

Si je vous disais tout ce que je sais sur les embrouilles, les magouilles, les détournements d'argent, la corruption, le népotisme, la tyrannie des chefs, petits et grands, dans cette partie du monde...

Mon supérieur hiérarchique direct, à qui je rendais des comptes quotidiennement était l'évêque de Pointe-Noire, Jean-Pierre Makala Tchomba. Il illustre bien mon propos. Un Papa doublé d'un Tonton. Un gentil truand de première dont beaucoup de membres de sa famille, de son village, occupaient des postes importants, religieux ou civils... Il vivait avec trois de ses nièces, entouré de deux belles secrétaires, sans

compter la cuisinière... Il avait ses entrées chez Ksalfou N'Gogo... Un de ses neveux était colonel. Le chef de la police locale du Kouilou — c'était le nom de cette province de Pointe-Noire — était son ami intime. Le directeur de la police nationale, Jean-François Dinguélolo le recevait quand il passait dans le coin...

— Ah ! L'Afrique s'exclama Robert ! ... Mais qu'est-ce que tout ça a à voir avec notre affaire ?

Erwan poursuivit, sans tenir compte de la remarque.

— C'était un type insupportable, cet évêque. Mais il avait un charme fou et les mamans ponténégrines défilaient toute la journée dans sa demeure, dans la même salle où nous prenions nos repas, pour se confesser ou obtenir quelques... faveurs. Je pense que les... « faveurs » fonctionnaient dans les deux sens... Fascinant le bon-homme, mais insupportable. Autoritaire, peureux, enfant gâté, soupe au lait, coléreux, rancunier... Mais très affable, avec un grand cœur. Un pouvoir de séduction très fort, surtout auprès des femmes. Ah ! Il s'y entendait pour parler aux foules. Malin, ce Monseigneur ! À la messe les gens buvaient ses homélies, tellement ils savaient parler à leur cœur et même les faire rire en évoquant avec humour leur vie de tous les jours. Les petites choses de la vie ordinaire... Les coutumes, les usages... Les grandeurs et les petitesse des gens simples. Rarement des sujets plus sérieux pouvant fâcher les autorités. Fascinant personnage. Un gentil truand, en somme. Très paternel. Mais qui pouvait brusquement se montrer mauvais et cruel envers quiconque osait lui tenir tête. Bref, une sorte de dingue rusé, quoi. Sur la fin j'étais devenu son ennemi. Surtout après qu'une cabale de prêtres locaux se fut liguée contre lui, à la suite de malversations financières flagrantes qu'on l'accusait d'avoir orchestrées depuis des années. Il a considéré que je faisais partie de cette jacquerie... Le nonce est venu enquêter. De mon côté j'ai fait un rapport à mon OHI sur l'état déplorable des finances, sur ses méthodes de gestion et de « management ». Et sur son comportement humain en général, incompatible avec son statut, sa fonction et sa mission. Six mois après mon retour en France, le Pape l'a destitué. Je n'en ai plus entendu parler. Il a complètement disparu de la circulation. Je cherche en vain à savoir où il se trouve, ce qu'il est devenu. Peut-être est-il mort. J'aimerais savoir. Le revoir. Enfin... Je ne sais pas...

— Dites-moi, vous avez de la chance, dit Julie. Vous en avez eu des aventures !

— Tu ne m'avais jamais parlé de ton... odyssée au Congo, remarqua Charles. Quel tintin ce breton... Au fait, c'est quoi ce « CIPA » ?

— Centre International de Psychologie Avancée, précisa Fernand, solennel. C'est un projet de recherche financé par l'Alliance et les plus grandes firmes globales. Ça devait employer directement deux cents personnes minimum. Une aubaine pour l'île d'Olérune. Les premiers coups de pioche ont été donnés il y a quelques semaines au plus.

— Surprenant. Et c'est quoi la finalité, l'objet? demanda Charles. Qu'est-ce qu'ils vont faire là-dedans?

— On aimerait le savoir dans le détail, répondit Fernand. Mais c'est très opaque. En fait je crois qu'ils veulent faire tester les comportements des gens en situation limite de stress, de danger, de souffrance. Quelque chose comme ça... Le but c'est d'essayer de mieux prévoir, maîtriser, orienter, canaliser, et au besoin empêcher les réactions de la foule, de la masse. En cas de conflit, de catastrophe, de crise économique et sociale profonde. Enfin... Des trucs dans le genre.

— Conneries, interjeta Robert! Big Brother est de retour... Enfin, peut-être faudra-t-il qu'il revienne, effectivement... Mais pas seulement avec des caméras et des micros. Mais aussi avec des matraques et des canons. Quand on voit tout ce désordre... Ah! Quel monde de détraqués tout de même!

— C'est vous qui êtes gros et lourd... et pas très fraternel... et facho par-dessus le marché, si je puis me permettre, protesta Fernand, qui se voulait insultant.

— Ne nous énervons pas, dit Erwan... Ce qui est sûr c'est qu'en ces temps de folies, de difficultés et de tensions, tout est possible, même ce qui ne l'est pas... A priori, je ne saisis pas ce que des prêtres congolais ont à voir dans ce projet de... «CIPA», c'est ça?... Mais ça vaut peut-être la peine de creuser la question. Je me renseignerai. J'ai gardé le contact avec des amis que j'avais là-bas... Je vais les appeler.

— Vous faites quoi dans la vie Monsieur... Erwan, s'enquit Maïlys?

— Erwan Etlover, E, T, L, O, V, E, R. J'ai été industriel, puis je me suis recyclé dans le conseil stratégique. Je suis «senior associate» d'un grand cabinet international.

— Ouh la la! s'exclama Fernand!

— Si vous le voulez bien, on reste en contact Monsieur... Si vous avez des infos sur cette affaire... Je vous laisse ma carte... Maïlys Chénier quitta à nouveau le salon.

Le vent redoublait d'intensité. Des salves de pluie mitraillaient les volets. L'un d'entre eux claquait sans arrêt.

— Vous entendez, fit remarquer Julie? J'espère que cela va se calmer.

Tout à coup la lumière se coupa plusieurs fois, revint un moment, puis disparut définitivement...

— Il ne manquait plus que ça, grogna Fernand...

2

Erwan venait régulièrement dans la maison de famille de Ronblade pour se désintoxiquer de la vie parisienne. Il aimait la solitude et la nature sauvage qui l'entourait. Bien que célibataire depuis des années, il tenait à cette villa beaucoup trop grande pour lui, et ce, même si ses trois filles, absorbées par les mille nécessités d'une vie moderne frénétique, ne venaient presque jamais.

Un salon années soixante, étiré devant une longue baie vitrée, donnait sur une terrasse avec vue sur la forêt. Dans cette vaste pièce, Erwan et l'abbé Donat Gabriel Tobo s'étaient confortablement installés dans les deux gros fauteuils club cuir, près de la cheminée, où flambait un bon feu de bois. En toile de fond sonore de la musique classique. Mozart.

Une quinzaine de jours après cette fameuse tempête d'équinoxe, ils attendaient Charles, Fernand, Robert, Julie et Maïlys, et quelques autres « rescapés » de l'hôtel Bégon, tous invités à dîner, suite à la longue et pénible nuit passée ensemble⁵.

Une nuit qui avait noué de réels liens d'amitié, voire plus.

— Quelle belle journée, dit Donat ! Ah, Erwan, mon frère, comme je suis heureux de te retrouver dans un endroit si agréable et apaisant.

— Moi aussi Donat, répondit Erwan, tu ne peux pas savoir. Après tout ce que nous avons vécu ensemble. Je ne pensais pas vivre une aventure pareille en Afrique. Nous avons supporté tous les deux la folie, les caprices et la tyrannie de l'ex-évêque Makala. Toi surtout, en tant que prêtre et, qui plus est, secrétaire général de l'évêché de Pointe-Noire. Ah ! Je me rappelle quand il apparaissait, en haut de la grande maison

⁵ Des documents historiques irréfutables et convergents permettent d'affirmer que ni le prévôt de Rosenfort, ni ses adjoints, ni aucun des membres du conseil prévôtal n'étaient présents ; par contre le doute subsiste sur le nombre et l'identité des autres « rescapés ».

coloniale, dans la galerie, penché sur le parapet, en short noir et débardeur blanc, surexcité... Et qu'il te faisait chercher, interpellant toutes les personnes présentes dans la cour de l'arbre à pain : « Où est l'abbé Donat, trouvez-moi l'abbé Donat, ah ! la-la... » Trop drôle ! Franchement... Je ne croyais pas que le Vatican aurait eu le courage et la détermination suffisante pour le virer.

— C'est du passé, observa Donat. N'oublions pas. Mais il faut pardonner...

— Oui, convint Erwan... C'était fou tout ça... D'accord c'était l'Afrique...

— Erwan... Tu ne devrais pas te mêler de toute cette histoire autour du CIPA. Crois-moi, ne te mêle pas de ça, tu vas t'attirer des ennuis. Il y a des enjeux énormes et des gens puissants sont impliqués... Trois des cinq cadavres retrouvés dans le marais de Brouage sont ceux de trois Congolais. Tu sais pourquoi on les a assassinés ?

— Je m'en doute, mais... à ton avis ?

— Ces trois types en savaient trop, dit Donat. Il y a depuis longtemps au Congo, dans la forêt du Mayombe, une sorte de camp où l'on fait des expériences sur le comportement des Humains en situation extrême. Comme on le fait pour les rats, ou presque. Le CIPA d'Olérune, comme les autres CIPA — il y en a plusieurs comme tu le sais — vont encourager ces travaux dont ils auront besoin. En fait, toutes les expériences « dégueulasses » — excuse le terme, mais c'est le seul qui convient ! — continueront d'être faites dans le Mayombe, loin des journalistes et des curieux. Sur l'île d'Olérune il n'y aura que des « scientifiques » disposant d'outils de simulation... On n'y fera en direct que les expériences les plus « softs », enfin c'est ce que disent les autorités que l'évêché de La Nouvelle Rochelle a contactées...

— Je vois que tu es bien renseigné, observa Erwan. Continue.

— Les cinq personnes qui ont été assassinées — trois prêtres noirs Congolais, leur chauffeur et une femme, grande reportrice au journal Croix et Foi — avaient fait une enquête détaillée au Mayombe. Avec l'appui, disons la bienveillance, de l'épiscopat congolais... Pour rassembler des documents, des témoignages et des preuves sur ce camp d'expérimentation. Ils étaient en France pour récupérer d'autres informations, notamment sur le projet de CIPA à Olérune. Ils devaient ensuite se rendre à Paris à l'épiscopat, puis à Rome, au Vatican. Manifestement ils étaient pistés.

— Ahurissant... Pour ma part, tint à préciser Erwan, d'après ce que j'en sais, ils veulent mettre au point des techniques de contrôle des individus et des groupes humains en situation de crise sociale forte. C'est

honteux ! Donat, je n'ai pas l'intention de me mêler de cette histoire plus que nécessaire... Mais, comme tu le sais, je fais partie d'une OHI — une ONG, pour employer l'ancien vocable, si tu préfères. Une ONG qui prend au sérieux les droits de l'homme et qui, à défaut de faire plier l'Alliance, parvient tout de même à indigner de nombreuses personnes. Celles, du moins, qui ne sont pas encore totalement abruties par ce régime de folie qui est en train de s'instaurer à toute allure... Bref. Pour l'instant je n'ai rien fait de particulier, à part passer quelques coups de fil et envoyer quelques mails. Au Congo et ici en France. Ce que j'aimerais savoir, c'est qui est derrière ce projet exactement... Et à quoi va-t-il servir ? Car j'en ai la conviction. Il ne s'agit peut-être pas seulement de savoir mieux gérer des crises sociales fortes en général. Non ! Quelque chose me dit qu'ils envisagent peut-être de se servir de ces expériences et de ces techniques pour mener un grand dessein... Car l'heure n'est plus aux amuse-gueules...

— Tu crois ? Tu as trop d'imagination, Erwan.

— Peut-être... Mais tout de même, tu te rends compte comme moi que ce monde est détraqué. Terrorisme, guerre, barbarie généralisée, massacres, pauvreté, exclusion, migrations humaines gigantesques... Multiplication sur tous les continents de zones géographiques de non-droit, parfois grandes comme des États... Où s'entassent les exclus, les réfugiés et autres damnés, livrés à l'anarchie et à la misère... Désastres écologiques et sanitaires, catastrophes climatiques à répétition... Comme cette dernière tempête de folie... Notre planète n'en peut plus. Nous sommes en train de l'achever, et bientôt ce sera au tour de l'Humanité de payer ses crimes et de disparaître. À moins que...

— À moins que ?

— À moins que l'Alliance du Renouveau dont on entend parler de plus en plus, cette gouvernance planétaire qui se met en place à marche forcée, prête à torpiller et brûler allègrement toutes les étapes démocratiques... À moins que ce gouvernement mondial ne finisse par s'imposer. Et à reprendre les commandes, dans l'intérêt supposé de l'Humanité... Certes tout cela me fait vomir. Mais l'heure n'est plus aux belles idées humanistes ! D'ailleurs les blablas de toutes ces pleureuses qui confondent discours et actions me rendent fou... Je ne sais plus...

— Comme tu y vas... Tu exagères. Mais je te connais Erwan, tu pousses toujours le bouchon et la contradiction le plus loin possible...

— Je suis sûr que je ne me trompe pas. Des choses extraordinaires se préparent. J'en suis convaincu. Allez ! Trinquons et buvons à la santé de l'Humanité.

— À la tienne, mon frère !

Les convives arrivèrent les uns après les autres un peu avant la tombée de la nuit.

Charles se pointa le premier, la proximité aidant. Il venait de Vaux-la-Conche.

Julie débarqua la dernière. Elle venait du nord d'Olérune où elle passait ses vacances. Elle fit sensation dans sa jupe courte rouge et son chemisier blanc légèrement ouvert, enserrant une poitrine parfaite. Elle était, pour le moins, attractive. C'était une personne d'ordinaire rangée, à mille lieues de l'excentricité et de la provocation, ce qui, par contraste, rendait l'effet sur ceux qui la connaissaient, beaucoup plus tonique.

Pendant qu'Erwan sortait du bar deux bouteilles de pineau (un blanc vieux, à moitié vide, qui avait sa préférence, et un rosé, intact et poussiéreux), Julie et Fernand mettaient les mains à la pâte en cuisine. Ce dernier ne semblait manifestement pas insensible aux charmes de la jeune et brillante étudiante. S'il n'était pas le seul — Erwan, en particulier, paraissait tout aussi séduit — il était de loin le plus entreprenant.

Au menu, huîtres Gillardeau-Petrosian, rôti de sanglier de la Coubre, jonchée rosenfortaise, tartes aux prunes et aux figues, vins de pays charentais, différents cognacs. Erwan avait mis à contribution la vieille dame qui habitait seule dans la grande villa voisine. Autrefois, il venait souvent jouer avec son fils, un ami d'enfance, dans son immense jardin peuplé alors de gigantesques bambous — enfin, c'est l'impression qu'il en avait gardé. Elle avait bien connu ses parents.

Les convives s'installèrent autour d'une table basse dressée pour l'apéritif.

— Mozart, Requiem, décréta Fernand qui appréciait la musique. Que c'est beau !

— Exact, confirma Erwan. Dies Iræ. J'adore. Quelle force !

On parla bien évidemment de cette fameuse nuit de tempête. Mais très vite la discussion glissa sur ces cadavres retrouvés morts dans un canal et sur le projet de Centre International de Psychologie Avancée (CIPA) sur l'île d'Olérune, toute proche.

Chacun avait sa théorie. Donat et Erwan restèrent volontairement en retrait de cette discussion et se contentèrent d'écouter. Mailys annonça qu'elle menait une enquête discrète auprès de la population locale dans le secteur de Saint-Gilles. Elle confirma que des terrains étaient en cours d'aménagement au plein milieu d'une lande boisée et maréca-

geuse. Certains habitants avaient vu passer ces derniers jours de gros 4x4 et des limousines escortées par des véhicules militaires.

— Discrétion assurée, observa ironiquement Maïlys. Il y a au moins une chose qui est sûre c'est qu'ils ne craignent pas d'être vus. Il y a beaucoup de points à éclaircir. Il faut notamment savoir quels types de cobayes humains viendront dans ce centre. Seront-ce des gens ordinaires comme vous et moi ? Ou des délinquants... Ou des fous ? En tout cas la population s'inquiète, même si elle craint de le montrer !

Le pineau aidant, la conversation s'animait.

— Il ne faut peut-être pas s'alarmer excessivement pour le moment, nuança Charles. Néanmoins c'est toujours bien de se renseigner et de savoir à qui on a affaire. Qui tient les manettes, dans quels desseins ? J'ai quelques entrées au sein de l'armée, de la police et du renseignement. Enfin plus pour longtemps car les têtes changent vite en ce moment. Je vais voir aussi de mon côté. Comme c'est international il faudra sans doute chercher bien au-dessus, sur le continent... Ou ailleurs, à Ryad, à Moscou, à Pékin, à Washington. À Yogyakarta...

— Yogyakarta ? dit Julie.

— Oui répondit Erwan. C'est le siège de l'Alliance, le nouveau gouvernement mondial dont on parle beaucoup en ce moment. Il ne faut rien exclure, surtout pas... Une machine pas très démocratique cette Alliance, j'ai l'impression. Déjà, avec un nom pareil... Il faut s'attendre au pire. D'accord, c'est le bordel généralisé sur la planète et l'on doit rétablir l'ordre au plus vite. Mais peut-être pas à n'importe quel prix, pas n'importe comment, pas sans les peuples !

Le temps passait. Le dîner avait calmé les estomacs mais pas les esprits. Bien au contraire. Robert, assez silencieux jusque-là, sous des dehors détachés, ne perdait pas une miette de ce qui se disait, même s'il semblait très dubitatif — voire irrité — au sujet de toutes les conjectures qui émergeaient les unes après les autres... Sauf à propos des eaux-de-vie proposées par Erwan, pour lesquelles il montrait un intérêt évident qu'il n'exprimait pas en paroles, mais en actes.

— Vous connaissez bien la forêt domaniale de la Coubre et la côte sauvage, j'imagine, Monsieur Etlover, dit-il ?

— Oui, confirma Erwan. Je me balade fréquemment dans le coin. Les lignes et les tranchées n'ont pas de secret pour moi. Les dunes non plus. On y rencontre souvent des sangliers ou des chevreuils. Sans oublier cette satanée mouche qui y sévit dès qu'il fait un peu chaud ; elle se

colle à vous et sa piqure provoque en général de jolies allergies et de fortes démangeaisons. Mieux vaut se promener tout habillé, de la tête aux pieds, particulièrement en été, à l'époque des cigales et des virées dévastatrices des suidés ou des cervidés sur la plage.

Cette forêt est impressionnante et attachante. Mystérieuse. Elle repose entièrement ou presque sur du sable. Une succession de dunes dont certaines atteignent une belle hauteur. Plus de soixante mètres par endroits. Demandez à ceux qui font du VTT ou aux innombrables cyclistes qui empruntent la D25 le dimanche...

— Et c'est une dune vivante qui peut tout engloutir, poursuit Erwan. Les pins, bien sûr, mais pas seulement ! On raconte que plusieurs villages y ont été ensevelis au fil des siècles... Et si ce n'était que ça... Elle a encore bien des secrets à nous livrer cette forêt. Quant à la côte sauvage, elle illustre bien cette vieille chanson de Renaud, « c'est la mer qui prend l'homme... » Vous savez, ce chanteur des années 2000... Oui, je veux parler de ces fameuses machines à tuer que sont les baïnes.

— Les baïnes, apostropha Julie ?

— Ce sont des dépressions successives qui se creusent le long du rivage. Lorsqu'elles sont recouvertes par la mer, des courants puissants peuvent s'y former, à la descendante, vous entraîner et vous empêcher de revenir au bord par le plus court chemin, c'est-à-dire la perpendiculaire. Beaucoup de gens surpris s'affolent et se noient.

— Je connaissais quelqu'un de ma famille qui y a laissé sa peau, acquiesça Robert, avec son petit air blasé. C'était un athlète pourtant, et très bon nageur... Mais je ne souhaite pas m'apitoyer sur son sort. Dans la vie il faut être prudent et respecter les mises en garde. L'ordre avant tout...

Quand le dîner prit fin tous les invités partirent, sauf Donat qui dormait sur place et Charles qui séjournait dans sa maison familiale voisine de Vaux-la Conche et s'attarda un moment. Celui-ci voulait parler seul à seul avec son ami. Donat, fin connaisseur de l'âme humaine, le sentit et se retira.

Charles informa alors Erwan d'une convocation qu'il venait de recevoir par mail pour rencontrer l'un des dirigeants mondiaux « corporate » du groupe qui l'employait, Chang & Associates. Il lui montra la copie du document : « risque de désordre social grave », « Alliance », « Global Atlantic Summit », « opération de communication de crise », etc. D'après les informations qu'on avait bien voulu lui fournir pour lui expliquer l'objet de cette rencontre il en déduisit qu'il s'agissait d'une affaire extrêmement importante.

— Tiens-moi au courant, dit Erwan. Quelque chose me dit que ce qui se passe ici n'est pas étranger à cette convocation.

— J'y compte bien, promet Charles qui enfila son manteau. Après avoir donné une grande accolade virile à son ami de longue date, il s'en alla à son tour.

3

En ce début d'hiver 2039-2040, Paris était plus que jamais la Ville lumière. On sentait que les Parisiens voulaient enfouir leurs souvenirs de la dernière guerre, toutes leurs difficultés, et tout ce désordre planétaire. En tout cas il était évident qu'on cherchait à leur faire oublier bien des choses.

Charles avait pris un taxi pour se rendre depuis son domicile de Versailles jusqu'à la tour Chang & Associates. Lorsqu'il arriva devant le tourniquet monumental qui menait au grand hall d'accueil, il avait quinze minutes d'avance sur l'horaire de son rendez-vous, fixé à 18 heures.

Il passa le contrôle de reconnaissance électronique (faciale et digitale), franchit le détecteur universel, et se dirigea vers l'ascenseur qui le propulsa au soixante-dixième étage.

Une hôtesse le conduisit dans un grand salon sombre aux lumières tamisées, diffusées par des luminaires verticaux de style chinois. Deux énormes lions-chiens de Fo, couleur marine, encadraient l'entrée, intimant le respect. Bureau, armoire, tables basses et fauteuils, en santal pourpre ou noir. Le tout laqué. Quelques statuettes et autres tabatières étaient placées sur le mobilier plan, à très faible altitude. Grands vases bleus et paravents finement dessinés. Au mur des peintures et calligraphies noires sur fond jaune. Des rideaux et des stores en bambou masquaient les grandes verrières. Une pointe d'encens, à peine pervertie par une légère odeur de cire d'abeille et de ménage trop insistant, embaumait discrètement l'air.

Charles s'assit dans un fauteuil situé près du bureau et manifestement dédié aux visiteurs. Il n'attendit pas longtemps. Yann de Kerreizh,

président de la branche *Afropa* (pour Africa et Europa) de Chang & Associates, et vice-président du groupe mondial éponyme, fit son entrée. Il serra la main de son invité en esquissant un léger sourire, inclina la tête et le buste à l'asiatique — il côtoyait des chinois à longueur de journée ou presque : de là ce réflexe corporel. Puis il s'installa à son bureau, invitant son visiteur à s'asseoir en face de lui. Il était habillé à l'européenne, costume noir, cravate blanche, « *Gwenn ha Du* » obligeait. Son visage et son crâne chauve, rose clair, étaient parsemés de taches de rousseur, signant ainsi ses origines celtes authentiques. Un pendentif de type maçonnique — un triangle orné d'une améthyste — retenu par une longue chaîne, ceignant une massive encolure, pavoisait au milieu de sa poitrine. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de grande taille, puissant, au cou de taureau et aux mains de bûcheron.

On apporta du thé.

— Un sucre ?

— Non merci...

Le président de Kerreizh posa ses deux grosses mains à plat, doigts écartés sur le bureau. Il fixa un long moment Charles sans rien dire, sans ciller. Puis :

— Je vous remercie, Monsieur Aubry de Saint-Sornin d'avoir modifié votre agenda pour que nous puissions nous rencontrer rapidement. J'en viens droit au fait. Vous, qui êtes, comme moi, comme nous tous ici à Chang, dans la communication internationale, vous n'ignorez pas tous les risques de conflagration grave qui menacent notre planète. Dans ce contexte, l'Alliance doit prendre de lourdes décisions. Ne me demandez pas lesquelles, je ne le sais pas moi-même... Quoi qu'il en soit, le Président de notre groupe, Chang Xi Kiou, m'a ordonné de préparer un événement sans précédent... Inutile de vous rappeler qui est le Grand Maître de la Grande Chine — le plus puissant des quatre puissances impériales de la planète, si je peux me permettre d'oser établir ainsi une hiérarchie. Bref, il m'a demandé, en particulier, d'organiser une réunion extraordinaire élargie du Haut Conseil du Salut des Peuples, instance dirigeante suprême de l'Alliance du Renouveau, comme vous le savez...

De Kerreizh s'arrêta pour vider d'un trait sa tasse de thé brûlant. Puis, sur un ton faussement amical, si finement et courtoisement condescendant — que seuls les cadres d'état-major des groupes globaux savent employer aussi scientifiquement, lorsqu'ils s'adressent à un su-

balterne qui n'est pas en position de les menacer — il reprit, calmement :

— Pour diverses raisons cette réunion au sommet, tout à fait extraordinaire tant sur le fond que sur la forme, ce n'est rien de le dire, se tiendra dans la province Atlantique, près de Royaneuf... Monsieur Aubry de Saint-Sornin, je pense que, comme vous êtes originaire de la région vous préféreriez que j'emploie l'ancien nom de Royan. Je n'aime pas plus que vous, j'imagine, toutes ces modifications auquel le nouveau régime a procédé un peu partout en utilisant une pseudo-langue synthétique imbibée de l'idéologie officielle. Quel foutoir toponymique ! Tous ces préfixes et ces suffixes autour du « nouvel ordre ». Tous ces saints catapultés en Enfer ! Comme à Saint-Agnant... Ça n'a ni queue ni tête. Ah ! ah ! je serais vous, je tremblerais pour votre particule... canonique. Je plaisante naturellement. Quoique... Que voulez-vous, je m'en tiens aux dénominations officielles... Mais passons. Les autorités ont choisi un endroit perdu, loin des journalistes, dans la forêt voisine de la Coubre. Tiens, bizarre, ils n'ont pas encore changé ce nom-là... Bref. C'est la raison pour laquelle j'ai pensé à vous. Je n'ignore pas, en effet, que vous connaissez la région et que vous y avez une maison de famille. Je vous communiquerai les coordonnées exactes du lieu, où une partie des infrastructures existent déjà, et la liste des participants, en temps utile. C'est un endroit pour le moins... particulier. Mais la sécurité n'a pas de prix. Cette réunion doit autant que possible rester totalement secrète. Vous ne devez donc en parler à personne sauf nécessité absolue. Je regrette de ne pas pouvoir vous révéler son ordre du jour. Si j'en apprendrais davantage, et si j'y suis autorisé, je ne manquerai pas de mieux satisfaire votre curiosité... légitime.

De Kerreizh regarda sa montre, appuya sur un interphone et demanda à Akiko, sa secrétaire, d'avertir son chauffeur : dans une demi-heure au plus tard il devait le mener à l'ambassade la Grande Chine, rue Washington. Il esquissa un sourire et fixa à nouveau Charles.

— Drôle de nom de rue pour une ambassade chinoise. Vous ne trouvez pas ? Enfin... La mission que je souhaite vous confier est d'être mon bras droit opérationnel pour préparer sur place ce sommet et veiller à tous les aspects stratégiques mais aussi à tous les détails... Vous savez que ce sont les détails qui font la différence dans les grandes batailles... À vous de vous organiser. Un seul conseil : entourez-vous d'une équipe extrêmement réduite de personnes, en qui vous avez une confiance absolue, et sur lesquelles vous pourrez disposer, si besoin, de le-

viens d'intimidation psychologiques, économiques et juridiques. Vous pouvez toujours faire une entorse ou deux à cette règle, si vous avez une bonne raison. Mais je ne vous le conseille pas. Quoi qu'il en soit, vous devrez m'informer de tout et obtenir mon accord préalable. Le sommet proprement dit se tiendra du lundi 31 décembre au mardi 1^{er} janvier prochain.

De Kerreizh ouvrit un calepin et en consulta rapidement quelques pages. Puis il poursuivit son exposé :

— Petit point pratique, tous les participants arriveront en avion le dimanche 30 à la base de Bourg-d'Agnant, et repartiront le mercredi 2 de ce même lieu. L'armée française s'est d'ores et déjà engagée à amener du matériel lourd — chars lance-missiles, avions, hélicoptères, et tout le tremblement — des hommes de troupe, et une unité d'élite. Pour sécuriser l'aéroport, le lieu de réunion et le trajet entre les deux. Le site choisi pour ce sommet est entièrement souterrain. Il s'agit d'une ancienne base secrète allemande datant de la Seconde Guerre mondiale. Oui, je sais ! C'est surprenant et peu banal... Tous les participants dormiront et mangeront sur place. Vous devrez le plus rapidement possible, et dès que je vous en donnerai l'ordre, visiter le site de la réunion, et prendre toutes dispositions pour y faire tous les aménagements nécessaires. En un temps record : débrouillez-vous ! Vous avez l'habitude, vous avez organisé avec succès plusieurs de nos assemblées et de nos réunions mondiales. Je serai votre seul interlocuteur hiérarchique, je dis bien le seul. Nous échangerons selon un code que je vais vous communiquer dans les heures qui viennent... Si du moins, ce dont je ne doute pas un instant, vous acceptez votre mission qui commence à cette minute même.

— J'accepte, Monsieur le Président, bien évidemment. Je vous remercie pour votre confiance... Ah oui. Euh... Excusez-moi, j'ai cependant une question. Pourquoi les dirigeants de l'Alliance du Renouveau ont-ils choisi cet endroit si excentré et si... atypique ? Vous avez dit qu'il y avait plusieurs raisons ?

— Je comprends votre étonnement. Votre question est bien légitime. Je ne sais sûrement pas tout. Mais parmi ces différentes raisons il y a la proximité géographique du CIPA⁶ en construction, que le Comité Exécutif veut visiter. De l'avis de certains, ce nouveau centre, très moderne, sera un concentré de tout ce qu'on fait de mieux, en matière d'étude de la psychologie et des comportements collectifs. Par exemple,

⁶ Centre International de Psychologie Avancée.

ceux d'une foule de personnes regroupées au même endroit. Mais pas seulement... Les complotistes appellent ça l'étude de la manipulation des masses... Il y a aussi la proximité de l'aéroport militaire de Saint... euh ! pardon ! Bourg-d'Agnant. Sans doute également le calme politique relatif qui règne dans cette région voisine de l'atlantique. Mais, je vous l'accorde, ces raisons, aussi sérieuses et probables soient-elles, n'expliquent pas le choix extravagant, en apparence au moins, de ce... bunker. Et j'ai mon idée là-dessus. Je vous la livre bien volontiers. Le Comité Exécutif est sans doute en train d'étudier différentes solutions visant à sécuriser et protéger les lieux de décisions stratégiques de l'Alliance partout sur la planète. Dans ce cadre d'investigation, ils font des tests en quelque sorte. Et les Grands Maîtres acceptent de jouer eux-mêmes les cobayes. Ce prochain sommet sera une expérimentation en milieu souterrain. Ma réponse vous satisfait-elle, Monsieur Aubry de Saint-Sornin ?

— Totalemment. Même si tout cela est plutôt inquiétant. Je vous remercie pour ces précisions.

— Inquiétant peut-être. Nécessaire, sans aucun doute... Parfait. Je ne vous retiens pas. Le temps de mes collaborateurs est aussi précieux que le mien. Transmettez mes hommages à Madame votre épouse, que j'ai eu le plaisir de rencontrer plusieurs fois. Je vous remercie Monsieur Aubry de Saint-Sornin.

Yann de Kerreizh se leva. Charles l'imita, le salua, et se retira, le tout presque militairement.

4

Charles, très perturbé, se fit conduire en taxi à son domicile versail-lais sans repasser par la case bureau. Il était sonné. Très vite cependant, l'abattement fit place à l'excitation et au principe de réalité. Il fallait agir rapidement. Son premier geste fut d'appeler son vieil ami Erwan qu'il savait être à Paris en ce moment :

— Bonsoir Erwan, désolé de te déranger... Il se passe quelque chose de très important. Il faut que je te voie au plus vite... Non, je ne peux pas t'en parler au téléphone, excuse-moi... À ton domicile ? Tu seras seul ?... Ta fille ?... Non ce n'est pas gênant... OK, 10 heures demain matin... Merci Erwan, bonne soirée.

Aussitôt fait, Charles se mit au travail. Il consulta son courrier électronique. Il avait déjà reçu les instructions et le code de mission dont lui avait parlé le président de Kerreizh qui n'avait pas manqué d'ajouter un plan détaillé et commenté du site de la réunion au sommet...

Il se versa un grand cognac, et passa la nuit à s'informer sur le Net, à consulter des archives et à échafauder un premier projet.

Le lendemain, à dix heures il sonnait au domicile d'Erwan qui le reçut chaleureusement et l'introduisit dans le salon, dont il referma la porte scrupuleusement. Ils allèrent tous les deux droit au but. Et le plus étonné, ce ne fut pas Erwan, mais Charles. Car son ami lui révéla qu'il avait reçu une invitation pour participer à cette réunion au sommet en qualité d'« Observateur des Grandes OHI Mondiales ».

— « Tu quoque fili mi » lui dit Charles, qui tenait à cacher quelque peu sa grande surprise.

— Eh oui, mon cher Charles. En fait je suis membre de la conférence internationale des OHI depuis six ans. OHI ça veut dire Organisation Humanitaire Indépendante. Tu sais, ce nouveau sigle pour désigner dorénavant les ONG qui font de l'humanitaire, et les distinguer, une fois pour toutes, des autres. Une trouvaille du DOGMA sans doute. Ils tiennent à faire croire que ces OHI sont totalement libres. Certes il y en a, comme Overcome, qui parviennent à le rester un peu. Mais elles sont de moins en moins nombreuses et c'est une liberté qui coûte cher dans le contexte actuel. Bref, comme tu le sais, dans ce monde barbare et anarchique, seules les OHI jouent encore un rôle déterminant pour enrayer quelque peu la misère et la souffrance. Pour promouvoir et réaliser des projets d'assistance partout sur la planète...

L'Alliance mise beaucoup sur ces organisations, un peu trop je pense...

— Je vois... Je vois... Dans ce cas, Erwan, je te propose qu'on fasse équipe. Il est important que l'on sache quels sont les visions et les projets de l'Alliance. Ce sommet est l'occasion idéale. Je n'ai aucun doute là-dessus. Tu seras la parole du bon sens et le défenseur de l'Humanité lors de ce sommet. Il est essentiel que tu y sois. Quant à moi, je vais tout faire pour l'organiser au mieux; c'est la mission qui me revient. Mais il nous faut trouver une personne de confiance, solide, pour s'établir incognito dans ce bunker, filmer, enregistrer les interventions; constater, preuves à l'appui, les décisions et orientations qui y seront prises. Je pensais à toi, mais tu ne peux pas être à la fois acteur et spectateur...

— Je comprends. Je partage ton point de vue. Et pour tout dire, je suis très content que tu fasses une telle suggestion... Pourquoi ton patron ne t'a pas communiqué l'ordre du jour? Étrange, sinon inquiétant! Oui... Je pense à une personne qui pourrait jouer ce rôle, Fernand.

— Fernand?

— Tu le connais, il était à Rosenfort avec nous, lors de la tempête. Tu l'as vu également chez moi à Ronblade.

— Oui je me souviens. C'est un homme costaud, si je puis dire, physiquement et psychiquement. Intelligent. Sympa en plus. C'est OK. Tâche de le décider très vite. Je vais t'envoyer des documents utiles que tu pourras lui transmettre dès que tu le verras. Bien évidemment, tout ceci est secret. Je ne le connais pas et je ne sais pas que tu participes à ce sommet, du moins, aussi longtemps que de Kerreizh ne m'a pas communiqué la liste des participants. Il faut que j'organise un énorme truc sans avoir les infos essentielles... Purée!

Erwan insista pour que Charles reste déjeuner. Il ne se fit pas trop prier. Il fut convenu qu'ils se verraient à Ronblade ou à Vaux-la-Conche le 27 ou le 28 décembre, pendant les prochaines vacances de Noël.

– II – LE BUNKER

5

Descente aux enfers

Julie, au volant de sa vieille Dacia à hydrogène, venait d'appuyer sur la touche radio de l'écran tactile multimédia, à la demande de Fernand, assis à côté d'elle sur le siège passager.

« Temps sec, ensoleillé sur la façade atlantique... de notre envoyé spécial... concentration de troupes autour d'un petit aéroport de la côte ouest... les autorités impériales ne veulent faire aucun commentaire... Gageons que la très sainte Alliance... complotisme insupportable... certains évoquent sans aucune preuve un possible rapport avec le Centre... CIPA... Olérune... »

— Ça y est, les médias se posent des questions, dit Fernand agacé et inquiet. Enfin... sans vraiment prendre le moindre risque. Les fayots! Pleutres adulateurs!

— Il fallait s'y attendre, observa Julie. Elle coupa la radio et poursuivit :

— Quel beau paysage, si on s'arrêtait un peu ?

Ils venaient de Rosenfort, via le quartier balnéaire de Ronblade. À la sortie de cette charmante station, ils durent s'arrêter à un des nombreux barrages routiers érigés dans tout le secteur en raison de l'événement dont tout le monde parlait et dont personne ne savait rien. L'un des policiers en faction leur demanda leurs papiers et s'enquit de leur destination. Il n'insista pas et les laissa continuer. Heureusement, ils avaient tout anticipé : de la cache, sous le véhicule, avec le matériel et l'arme dont Fernand allait avoir besoin ; jusqu'aux faux papiers, avec de fausses identités. Ils reprirent la route. Avec une dose supplémentaire d'adrénaline au cœur et de peur au ventre. C'est en tout cas ce qu'ils avouèrent plus tard.

Ils traversaient maintenant la forêt de la Coubre sur la D25, en direction du sud. Julie gara la voiture tout en haut de la montée, à un endroit où la route côtière domine la futaie et la mer. Ils contemplèrent quelques instants le paysage. Une immense tranchée, perpendiculaire à l'océan, taillée dans les pins, permettait d'observer depuis la route le tapis sylvicole, le rivage dunaire et la mer, sur une très grande largeur. La surface de l'eau n'était qu'un vaste miroir aveuglant, renvoyant la lumière encore vive du soleil. Cependant celui-ci déclinait vite en cette fin de décembre. Le bleu du ciel pâlisait. La bande de cirrus qui le décorait se mit à prendre, vers le couchant, différentes teintes successives. L'or et bientôt l'orange, puis le rouge, le rose. Et enfin le gris clair. La proximité de la mer, encore argentée, empêchait la lumière de décliner trop rapidement. Mais, inexorablement, l'obscurité se fit. Lucie prit la main de Fernand et se serra contre lui.

— J'ai un peu peur Fernand. Promets-moi d'être prudent.

— Ne t'inquiète pas on a pris mille précautions. Nous ne sommes pas très loin de l'objectif. On va s'y rendre à pied et planquer la voiture là-bas, dans ce chemin qui mène au pied de cette espèce de derrick qu'on aperçoit.

Profitant de la tombée de la nuit, fort rapide en cette saison, Fernand Duvivier et son accompagnatrice s'étaient rapprochés de la dune boisée du Gardour, le point culminant de toute la forêt sur lequel trônait une vieille tour métallique. Ils marchèrent d'abord, le plus silencieusement possible, et vérifièrent que personne, en dehors d'eux, n'était dans les parages du sommet. Puis ils revinrent à la voiture qu'ils garèrent et camouflèrent du mieux qu'ils purent à l'endroit que Fernand venait d'indiquer.

C'était là, sous cette dune, protégée par un fragile manteau terreux tapissé de feuilles et de glands, d'aiguilles et de cônes. Sous cette butte recouverte de chênes verts ou caducifoliés, de pins maritimes, d'arbousiers, de ronces, d'ajoncs et de genêts, que se trouvait l'ancienne forteresse souterraine allemande. Où devait avoir lieu, à partir de la nuit prochaine le sommet extraordinaire de l'instance suprême de l'Alliance, le Haut Conseil du Salut du Peuple.

Les abords étaient déserts et non surveillés. Ce qui pourra surprendre certains de nos lecteurs. Le plus simple pour ôter leurs doutes éventuels est de leur faire écouter le grand historien de l'Humanité dont nous reparlerons, l'immense poète et philosophe illuminé, Henri de Chardine :

« ... Située presque tout en haut de la butte, l'entrée supérieure était condamnée par un amas de blocs de béton et masquée par la végétation. Elle était oubliée depuis longtemps. Une deuxième entrée existait au pied du versant nord de la butte, du côté opposé à celui par lequel étaient arrivés Fernand et Julie. C'est par cette seule entrée inférieure, plus proche de l'enfer, totalement réaménagée, comme tout l'intérieur de la base secrète, que les participants devaient accéder au « sanctuaire ». Par un itinéraire bien différent de celui qu'ils avaient emprunté. En effet, un chemin forestier préexistant, bien qu'en assez bon état et, en tout cas, aisément carrossable par de puissants 4x4, avait été nivelé, empierré, gravillonné et bitumé à la va-vite sur plusieurs portions. Partant des Riveaux (un quartier proche du centre de Ronblade, situé à l'est de la forêt), il menait à une centaine de mètres du repaire fortifié. Il n'y avait, de ce fait, aucune surveillance ni aucun trafic particuliers sur cette portion ouest de la D25, longeant la côte sauvage. Tout l'affolement était et restait concentré sur le tronçon est. En outre, Charles Aubry de Saint-Sornin qui s'était occupé de tout cela dans les moindres détails, avait pris des dispositions pour qu'il n'y ait aucune surveillance la nuit précédant le sommet. »...

Fernand embrassa Julie. Les choses étaient allées très vite depuis la tempête. Ces deux êtres étaient radicalement différents. Et, pourtant, à l'évidence, c'était sûrement une des causes de leur inclination amoureuse l'un vers l'autre. Ils avaient cependant d'énormes points communs : la générosité, le courage, la droiture, l'humanité. De là l'indénouable attachement qui les liait désormais.

L'étreinte fut courte. Peu de mots.

Puis Fernand endossa un sac à dos contenant des vivres et divers équipements sophistiqués, et gravit le sommet de la butte. Il s'immobilisa quelques secondes, le temps de vérifier que personne ne rodait dans les parages. Puis, rassuré, il pénétra dans le gigantesque bunker. La semaine précédente, il était venu en plein jour reconnaître les lieux, et avait fini par se faire un chemin jusqu'à la vieille porte blindée, à moitié ébréchée, ensevelie sous un monceau de gravats. Il avait réussi, non sans un mal de chien, à faire sauter les deux robustes serrures rouillées avec un pied-de-biche, un gros marteau et un burin, et, finalement, à la déplacer suffisamment pour se ménager un passage.

Julie, de son côté, s'enferma dans la voiture. Elle devait rester là, dans l'obscurité totale, jusqu'à la fin de la nuit, pour donner l'alerte si be-

soin... Pour ce faire elle disposait d'une station radio hyperpuissante lui permettant de communiquer en toute sécurité avec Fernand et leur commanditaire direct, Erwan Etlover.

Une fois à l'intérieur du bunker, Fernand marqua à nouveau une pause. Il cessa de respirer, essayant de percevoir, au-delà du sinistre silence qui l'enveloppait, le moindre signe de vie ou d'activité. Il se décida enfin à continuer et à emprunter un vaste escalier métallique qui serpentait le long de la paroi verticale d'un large puits en béton envahi par une obscurité totale. Il alluma sa lampe frontale et descendit le plus délicatement et discrètement possible. Arrivé tout en bas, il procéda à une inspection systématique des lieux, encore inoccupés, essayant d'interpréter, à la lumière d'une lampe torche, le plan qu'on lui avait remis. Il consigna tous les examens qu'Erwan lui avait demandé de faire.

Une fois repérée la vaste aula ovoïdale, déjà fin prête, où devaient avoir lieu les réunions au sommet, il avisa un endroit sûr où il pourrait observer et entendre les participants sans être découvert. Il s'agissait d'un local assez spacieux — manifestement conçu pour voir et écouter sans être vu, indécidable depuis la grande salle — qu'Erwan, via Charles, lui avait indiqué, et dont il lui avait remis la clé. Sans doute ce local, toujours en parfait état, avait-il été construit par un de ces SS paranoïaques et pervers comme il en pullulait à l'époque de l'Allemagne nazie. Fernand s'y enferma à double tour avec du matériel, un couchage et des provisions pour deux nuits et deux jours.

Il procéda à quelques essais techniques pour estimer quelle devait être sa position idéale et celle de ses instruments perfectionnés, pour tout entendre, tout enregistrer et tout observer, au travers d'un vitrage sans tain, le rendant invisible de l'extérieur. Satisfait, il s'offrit une petite collation arrosée d'une cannette de bière encore fraîche.

Des heures passèrent. Fernand contemplait cette salle spacieuse plus ou moins ovale, démesurément haute, dont les murs de béton étaient entièrement recouverts de longues tentures verticales, rouges, noires et blanches — les couleurs de l'Alliance du Renouveau — ornées de triangles, de dragons et d'aigles majestueux et menaçants. Au centre, une grande table ronde merisier était entourée par une vingtaine de larges fauteuils en cuir ébène, chacun en face d'un sous-main écarlate et d'un micro orientable ivoire.

Épuisé par sa ténébreuse expédition, Fernand s'endormit comme une masse.

La vibration de sa montre le réveilla vers sept heures.

Les sommités infernales

À partir de neuf heures les premiers appariteurs et le personnel de service commencèrent à défiler dans la grande salle pour achever les préparatifs, procéder aux ultimes vérifications. Vers onze heures une délégation de personnes en smoking, au rond et puissant faciès asiatique, vint visiter les lieux et, probablement, mettre au point les derniers détails de leur scénario.

L'une d'entre elles déposa sur chaque buvard un volumineux dossier sanglé dont la couverture toilée, écrue, était illustrée par le dessin d'une sorte d'hydre monstrueuse. Son corps rouge de serpent, pourvu de deux ailes de chauve-souris bleu nuit à demi repliées, était surmonté par quatre têtes noires affreuses. De leur gueule, encadrée par d'horribles dents crochues, sortait une longue langue de feu.

Fernand commençait à sentir les pulsations de son cœur s'accélérer.

Enfin les participants arrivèrent. Ils échangèrent quelques paroles et poignées de mains informelles et chacun s'installa consciencieusement à la place qui lui était assignée. Le protocole prit brusquement le dessus. Le maître de cérémonie donna de multiples directives tandis que les appariteurs téléphonaient et s'affairaient aux quatre coins de la salle. Les secrétaires, les interprètes et les greffiers prirent également position.

Autour de la grande table ronde, maintenant au complet, outre quelques hauts fonctionnaires (comme Juan-Claudio Banker, le président de la Commission Mondiale de l'Alliance, la toute puissante administration centrale de Bruxelles; et Mario Tricheur, le président de la Banque Centrale Mondiale, FUNDOMUNDO) siégeaient les dix-sept personnes qui comptaient vraiment. Ayant chacune, pour l'occasion de ce sommet très exceptionnel, une voix délibérative. À savoir :

- Le « Grand Maître Suprême » Tou, dit le Grand Tou, président de l'Alliance du Renouveau, chef du Haut Conseil du Salut des Peuples, et aussi président de séance.

- Les dix « Grands Maîtres », ou « GM ».

- La « Grande Éluée » de la Haute Assemblée du Peuple, représentant les plébéiens, en la personne de sa présidente, ou « Grande Timonière ».

- Le « Grand Élu » de la Haute Assemblée des Pairs, représentant les patriciens, en la personne de son président. *Lequel n'avait pas le titre*

de Grand Timonier. Cette asymétrie honorifique n'avait pas d'explication légitime, hormis l'idée — fausse — que les pairs, à la différence des plébéiens, n'avaient pas besoin d'être guidés et pilotés.

– Et enfin, quatre « Grands Observateurs ».

Les dix Grands Maîtres représentaient les différentes entités géopolitiques mondiales, à savoir les quatre puissances impériales et les six zones vassalisées.

Les quatre premières se composaient des trois empires — Grande Chine, Grande Amérique et Grande Russie — et du condominium impérial, le Grand Islam. Une sorte de super-feudataire, titulaire d'un fief gigantesque regroupant le Moyen-Orient, l'Afrique et différents vassaux. Ce condominium était dominé et supervisé collégialement, en certains domaines, par les trois autres empires. Dans la suite de notre ouvrage nous assimilerons le Grand Islam à un quatrième empire, pour simplifier⁷.

Ces quatre puissances impériales étaient représentées, respectivement, par le GM Ali ben Salmane Al Saoud pour le Grand Islam ; le GM Chang Xi Kiou pour la Grande Chine ; le GM Igor Vodkalov pour la Grande Russie ; et enfin le GM Sam Mac Gregor pour la Grande Amérique. Au niveau mondial, chacun des quatre GM régnait sur l'une des quatre grandes régions du monde, constituées par les quatre empires et leurs vassaux : A (Grand Islam), B (Grande Russie), C (Grande Chine), D (Grande Amérique).

Ces quatre Grands Maîtres concentraient, avec le Grand Maître Suprême, le Grand Tou, l'essentiel du pouvoir politique sur la planète. Ils constituaient, à eux cinq, le Comité Exécutif de l'Alliance, l'instance agissante et toute puissante, au sein du Haut Conseil du Salut des Peuples. Lui-même composé de ces cinq personnes plus les six Grands Maîtres des zones vassalisées, sur lesquels nous reviendrons.

Au sein du Comité Exécutif, le Grand Maître Suprême disposait d'une quadruple voix — la sienne, celle de Teutatès, celle du chevalier Sétou, et celle de la sainte, unique et lumineuse Vérité. Plus une voix prépondérante en cas d'égalité. Ce qui le rendait incontournable, même

⁷ Mais le lecteur devra garder à l'esprit que cet espace supra-continental, relativement impuissant en dépit de son immensité, de ses richesses et de ses deux milliards de miséreux, était fortement assujéti aux volontés des trois autres monstres géopolitiques.

quand il était seul contre tous les autres membres. Et, ce qui donnait à l'Alliance du Renouveau une toute-puissance jamais égalee dans l'histoire de l'Humanité.

Le Haut Conseil du Salut des Peuples était, en théorie, l'organe politique le plus élevé et le plus important du régime. En pratique il n'avait qu'un rôle de façade, dans la mesure où il ne pouvait pas remettre en cause les actes du Comité, et encore moins le dissoudre. Il avait, cependant, le pouvoir exclusif de nommer et de révoquer tel ou tel membre de cette instance. Mais, compte tenu de la faiblesse politique des Grands Maîtres des zones vassalisées, on imagine aisément que le Comité avait toujours le dernier mot sur le Haut Conseil. Et le Grand Tou, comme on l'a expliqué, le dernier mot sur le Comité.

La légitimité démocratique du Comité Exécutif reposait sur une double base décorative, donc inoffensive, mais d'une puissante vertu symbolique et émotionnelle.

D'une part, toutes ses décisions devaient être approuvées, avant qu'elles ne devinssent exécutoires, par le Haut Conseil, au cours de sa prochaine réunion mensuelle ordinaire. En pratique, l'approbation était systématique.

D'autre part, toutes les résolutions du Haut Conseil, avant qu'elles n'acquissent force de loi, devaient, elles-mêmes, être soumises, toujours a posteriori, au contrôle de la susnommée Haute Assemblée du Peuple, représentant la Plèbe au niveau mondial. Elle disposait d'un droit de veto. Théoriquement, l'usage de cette prérogative — plus formelle que réelle — obligeait le Haut Conseil à convoquer une nouvelle réunion et à voter une résolution différente de la première. En pratique, la Haute Assemblée n'utilisait jamais ce droit. Ou plus exactement, elle votait toujours massivement contre la motion de censure que tels ou tels représentants, par trop zélés et irresponsables, auraient pu avoir l'insolent toupet de demander la mise aux voix. Je vous laisse imaginer le sort de ces pauvres représentants déjugés...

Précisons, au passage, qu'à chaque niveau de l'organisation politique de l'Alliance, du sommet de la pyramide, jusqu'à sa base, il existait une assemblée du peuple du même type, parallèle à l'instance décisionnelle. Et dotée d'un tel droit de veto. Encore une fois, tout théorique.

Ce décorum démocratique était une des grandes forces de l'Alliance. De jure, le peuple contrôlait tout. De facto, seul le Grand Tou — assisté au besoin de la SALUTA — décidait de tout. De jure des décisions col-

lectives du peuple souverain. De facto, des diktats monarchiques habilement masqués. De jure, la démocratie. De facto, la tyrannie. Finalement, le totalitarisme pur, c'était tout simple.

Précisons, enfin, que les résolutions du Haut Conseil du Salut du Peuple devaient, en outre, être soumises — mais pour consultation, seulement — à la susnommée Haute Assemblée des Pairs, organe de représentation des patriciens. Elle n'avait, certes, pas le pouvoir juridique de s'opposer, comme l'avait, en principe, la Haute Assemblée du Peuple, mais elle avait, dans les faits, une grande influence. Même si, au fond, il ne pouvait y avoir durablement de hiatus, d'opposition entre le pouvoir politique de l'instance suprême de l'Alliance (le Haut Conseil du Salut des Peuples) et le pouvoir économique et financier de la classe mondiale des patriciens. L'un et l'autre, inextricablement liés. Le premier agissant pour le compte et au nom des intérêts du second. Tous deux formant une oligarchie ploutocratique, cynique, froide, égoïste, corrompue, corruptrice, dépravée, violente, redoutée et efficace. Une synarchie convaincue d'agir pour le seul bien de l'Humanité.

Car, il y avait forcément, au-delà de divergences de vues superficielles toujours possibles, une parfaite convergence⁸ d'intérêts, en profondeur.

Nous reviendrons sur cet habillage démocratique, plus loin dans notre récit.

Le Comité Exécutif était tout puissant, notamment lorsqu'il s'agissait d'utiliser les armées supra-impériales de l'Alliance, commandée par Chang Xi Kiou, le GM de la Grande Chine, ou de faire appel aux armées impériales.

Aucun empire n'avait de droit de veto dans aucun domaine, et personne n'en réclamait un. Surtout pas en matière militaire. Les quatre empereurs savaient que pour continuer à exister, et à ne pas s'entretuer, ils devaient accepter cette perte capitale de souveraineté. La recherche par chacun du consensus était inéluctable. C'était le prix à payer pour

⁸ Aujourd'hui — je parle de l'époque qui est la vôtre, chers lecteurs, à l'instant présent où vous lisez ce livre — il serait difficile à quiconque de soutenir publiquement cette thèse de la confluence des préoccupations et des objectifs oligarchiques des gens fortunés, sans être taxé de... « complotisme ». Car votre pensée officielle décrète que questionnement égale croyance. Mais à l'époque c'était une réalité dont on pouvait parler sans tabou. Les renards, exempts alors de toute hypocrisie en la matière, acceptaient qu'on dise qu'ils étaient dans le poulailler. Je tenais à le souligner.

ne pas risquer d'être dévoré à terme par une coalition planétaire, pour ne pas déclencher l'holocauste.

Au reste, les armées impériales devaient aux armées suprêmes de l'Alliance — regroupées sous l'appellation Force Armée Supra Impériale (« FASI ») — et donc en premier lieu à leur commandant suprême Chang Xi Kiou, une obéissance et une soumission inconditionnelles en toutes circonstances. Il est utile de préciser ici que le GM Chang Xi Kiou, en sa qualité de ministre et gouverneur du DÉCAGONE, le ministère en charge de cette puissante FASI, avait autorité sur tous les neuf autres Grands Maîtres. Et qu'il n'avait de compte à rendre qu'au Grand Maître Suprême, le Grand Tou. Le DÉCAGONE, immense forteresse à dix faces, avait son siège dans la capitale mondiale, Yogyakarta, en Indonésie.

C'était dans les sous-sols de ce ministère — réputé imprenable et invulnérable — que l'on avait décidé de placer en lieu sûr la fameuse *Pantagnove*, cette pierre venue de l'au-delà dont nous reparlerons.

Quant aux six zones vassalisées, en dépit de leur situation de dépendance politique, elles étaient chacune représentées aux assemblées ordinaires du Haut Conseil par un chef. Pourvu du droit de vote, et ayant, aussi, droit au titre de Grand Maître. Élégance et hypocrisie diplomatiques obligeaient.

Il s'agissait, pour l'Europe septentrionale et orientale, sous protection russe, de Birgit Braun. *Elle avait à son actif l'interdiction de la circulation des véhicules à combustibles fossiles dans toute l'Allemagne, et l'interdiction pour tout citoyen allemand de posséder une voiture particulière.*

Pour l'Europe occidentale et méridionale, sous influence du Grand Islam, de Jean de Montfort. *Ce dernier, élu pour son verbe et sa capacité à dire et défendre tout et son contraire en même temps, était un brillant franc-maçon d'origine cathare, soumis à l'islam depuis son entrée à l'ENA.*

Pour l'Afrique subsaharienne, également sous le contrôle du Grand Islam, de Kéké Labou Tansi. *Celui-ci prétendait être un fils non reconnu de Sony Labou Tansi, cette grande personnalité congolaise de la littérature et du théâtre africains.*

Pour les pays d'Amérique du Sud, rattachés à la Grande Amérique, de Rodrigo La Vega. *Ancien vice-président de CarBunge, l'un des plus gros chargeurs mondiaux de céréales et de soja, cette figure de l'agrobusiness prétendait être aussi, à tort, l'inventeur du soja transgénique de la firme Bader-Montecristo.*

Pour l'Inde, économiquement sinisée mais culturellement hyper-hindouisée, d'Indira Shivat. *Elle était connue pour avoir moralisé le commerce du sacré, y compris des bouses de vaches, sur internet.*

Et enfin, pour l'Océanie, également sous domination chinoise, de Kenn Gurrumul, *ancien demi de mêlée de l'équipe des All Blacks.*

Birgit Braun et Indira Shivat étaient les deux seules femmes de ce sommet.

En temps « normal », seuls les dix GM et le Grand Maître Suprême participaient aux réunions ordinaires du Haut Conseil du Salut des Peuples. Mais là, il s'agissait d'une réunion extraordinaire, élargie. Étendue non seulement aux deux Grands Élus des deux Hautes Assemblées — Mama Teresa Hatchepsout, Grande Timonière de la Haute Assemblée du Peuple, et Bernard de Lagarde-Arnaulère, président de la Haute Assemblée des Pairs. Mais encore plus extraordinairement, aux quatre Grands Observateurs (GO). On avait même concédé exceptionnellement le droit de vote à ces six personnes. D'où ce nom de « sommet » que l'establishment et les médias s'appliquaient à lui donner.

Les quatre Grands Observateurs, il faut en convenir, n'étaient pas des petites figures. Ils représentaient des entités et des intérêts gigantesques, parfois radicalement opposés. Il s'agissait des personnalités et des organismes suivants :

– David Marcus J Rockifelder, pour les « *milliardaires* » des OFG (Organisations Financières Globales). Les grandes OFG étaient regroupées dans une structure baptisée l'*Union de Pluto*. Ce Dieu latin des enfers pleins de richesses, dont Hadès est l'équivalent dans la mythologie grecque... Certains, par dérision, l'appelaient aussi, sous le manteau et dans l'anonymat le plus pleutre, « l'ordre de Picsou ». Les OFG étaient, en pratique, l'organe le plus influent du Patriciat.

Le système capitaliste au sens historique — qui prévalut jusqu'à la grande crise de 2029 — avait beaucoup évolué ces dernières années. En symbiose avec la montée d'un supra-étatisme mondial que traduisait l'émergence de l'Alliance du Renouveau. Le paysage des acteurs s'était concentré au maximum et chacun était devenu une sorte d'institution incontournable, quasi obligatoire. Toutefois, leur situation n'était pas pour autant confortable. Produire était une chose. Mais vendre ? Le marché transparent, vertueux, était toujours la finalité et le modèle officiels du système économique. Mais, dorénavant disputé par le marché noir, crapuleux, le troc, l'accaparement et le vol, ce n'était plus si vrai en

pratique. Il fallait donc se battre constamment contre toutes ces pratiques parallèles, de moins en moins occultes, aux mains des engeances les plus variées. Terroristes, résistants, autonomistes, indépendantistes, sectes, fondamentalistes, conspirateurs, corrupteurs, corrompus, officines, pirates, arnaqueurs, escrocs, racailles, et autres individus cyniques et malhonnêtes. Le plus difficile était souvent de comprendre comment ces marchés parallèles fonctionnaient...

Une fois les rênes du pouvoir bien en main, l'Alliance, on le verra plus loin, institua un système garantissant des débouchés colossaux aux OFG, pour contrebalancer tous leurs déboires.

– Erwan Etlover, pour les « *généreux* » des Organisations Humanitaires Indépendantes (l'Alliance tenait à cette nouvelle terminologie), en principe apolitiques. Les OHI étaient regroupées au sein de *l'Union de Cérés*. En référence à la déesse romaine de l'abondance et de la fécondité dont Déméter est l'équivalent mythologique grec.

« OHI » était la nouvelle appellation communément employée depuis la troisième guerre mondiale (« WW₃ ») pour désigner les descendantes des « ONG » du début du XXI^e siècle. Ces dernières avaient fini par devenir des fourre-tout, des seigneurs du business médiatique de l'apitoiement et de l'indignation, des orfèvres de la récolte d'argent sur internet. Aussi, en échange de leur indépendance et de leur habilitation à recevoir des dons, plusieurs règles étaient dorénavant imposées à ces héritières. Notamment deux.

D'une part, les permanents de ces structures — de véritables nomenklaturas, avant 2029 — ne pouvaient plus percevoir n'importe quelle rémunération. La partie de celle-ci, excédant le montant de l'« Allocation Globale Universelle » que l'Alliance versait à chaque citoyen, ne devait, en aucun cas, dépasser un plafond, fixé chaque année par la Haute Assemblée du Peuple. D'autre part, la transparence devint absolue. La publication des identités des donateurs et des sommes données par chacun d'eux fut rendue obligatoire sur toute la planète.

En outre, pour chaque mission entreprise, les OHI devaient déposer un bilan détaillé et chiffré. Comme leur nom générique l'indiquait, cette nouvelle forme d'organisation avait dorénavant une finalité précise, strictement humanitaire. À l'exclusion de toute autre. En outre, l'apolitisme garantissait leur liberté et leur efficacité.

Toutefois, l'Alliance cherchait rarement des poux dans la tête des grosses OHI. Leur contrôle était plus virtuel que réel. En effet, ces organisations humanitaires jouaient un rôle essentiel, jugé nécessaire, irremplaçable, stratégique même. En raison, d'une part, de la multiplica-